

*L'oeuvre*

# Les livres de la semaine

212

DE DIDEROT A GIDE

L'oeuvre. 18 Décembre 1931.

L'étude que M. Jean Thomas vient de consacrer à *L'Humanisme de Diderot* ne forme pas un bien gros livre, mais elle contient une riche substance, elle est claire, elle dénonce un singulier approfondissement du problème posé.

Si l'humanisme est à la mode, le phénomène s'explique par une loi historique que M. Thomas met très bien en lumière quand, après avoir défini l'humanisme une expérience strictement bonne à chaque conscience où elle s'élabore, il le montre s'épanouissant de préférence àix périodes de désordre et de trouble : « Le secret de l'humanisme est dans l'effort personnel, dans l'aventure individuelle, unique, jamais renouvelable, de chacun de ceux qui tentent de se donner à eux-mêmes, par leurs propres moyens, suivant leurs expériences privées, une règle de vie, de pensée et d'action. » C'est pourquoi le seizième siècle a été favorable à l'humanisme. C'est pourquoi le dix-septième siècle l'a étouffé. C'est pourquoi il a refleuré au dix-huitième et particulièrement en Diderot. M. Thomas définit très heureusement l'excellence de l'humanisme chez ce dernier. Il l'explique par les dispositions de son tempérament ainsi que par sa formation scientifique. Il écrit : « Parce qu'il a étudié la physique et la physiologie, il sait comment le corps humain naît, croît et meurt. Il connaît les rapports qui s'établissent entre les organes, les sens, les sentiments et les idées. Il ne perd jamais de vue la réalité vivante, et son expérience de savant est toujours présente à ses synthèses de moraliste et de métaphysicien. Mais cette barrière eût été probablement trop fragile pour le contenir, s'il n'avait trouvé dans son propre tempérament un secours plus efficace. On s'est plu à peindre ses sautes d'humeur, ses fantaisies, ses débordements, ses incongruités. S'est-on avisé que cette nature ardente et sensuelle l'avait maintes fois gardé des extravagances métaphysiques ? Homme de chair et de chair faible, comme il a compris le rôle de la chair, et comme il a su demeurer humain ? S'il n'avait été sensible aux femmes, à la bonne chère, au luxe, il eût été un rhéteur comme tant d'autres. Mais parce qu'il était si vite, parce que, comme dit Barbey d'Aurevilly, il se dilatait à l'aise « dans le feu de l'esprit, dans le feu du cœur, dans le feu des sens » ; il est intégralement homme et son humanisme embrasse l'homme tout entier, corps, intelligence et cœur... »

De quel profit pourrait nous être Diderot pour la formation de ce nouvel humanisme dont se soucient actuellement tant de bons esprits ? Cette préoccupation d'un humanisme moderne fait un peu souffrir M. Thomas, et ce n'est pas sans raison : « On réclame un nouvel humanisme, dit-il, on espère qu'il nous livrera le secret de l'ordre. En quel d'ailleurs cette espérance est aussi ridicule que touchante, parce que l'Humanisme ne s'obtient pas comme une révélation. C'est à chacun, de nous de reconstruire l'humanisme en lui-même, selon ses forces et ses besoins. On ne découvre pas l'humanisme en s'enfermant comme Descartes dans un poêle ; on devient humaniste en vivant et en tâchant à accorder la coutume de vie avec une règle personnelle et efficace. »

Certes, ce n'est pas Diderot qui nous fournira la clé de nos difficultés, mais le récit de ses aventures intellectuelles, l'exemple de son courage, de sa modestie, et même de ses variations contiennent un enseignement. Comme nous, Diderot a cherché à concilier le bonheur individuel et l'équilibre de la société, le progrès matériel et l'idéal. A cette tâche, il a apporté un immense amour et une confiance inébranlable. Le conseil qu'il nous donne est un conseil d'ardeur, de cordialité, de bonté. Son humanisme a été un humanisme généreux. Efforçons-nous d'en faire revivre la flamme.

● ●

L'attention a été ramenée récemment sur André Gide — si tant est qu'on ait jamais cessé de s'occuper de lui — par sa conversion au bolchevisme. Cette conversion, j'avais cru pouvoir me l'expliquer par l'ennui, la satiété, la soif de nouveauté à tout prix. Mais M. René Schwob nous en fournit dans *Le vrai drame d'André Gide* une interprétation différente : André Gide serait devenu communiste par sympathie pour un régime où les anomalies sexuelles sont admises sans prévention. Une autre considération, plus spécieuse, rendrait encore raison des sympathies bolchevisantes de Gide : c'est que le soviét lui ressemblerait par un même narcissisme, une même complaisance en soi-même, une même indifférence à toute autre fin que son existence propre. Et ceci est peut-être très vrai et très profond, mais je m'étonnerais qu'André Gide y eût songé. Le narcissisme du soviét ne me paraît pas plus évident, d'ailleurs, que celui de n'importe quel nationalisme capitaliste et bourgeois.

On se rappelle que M. Henri Massis a dénoncé chez M. Gide un pa-

tanisme dont l'auteur des *Nourritures terrestres* s'est montré agréablement surpris. Catholique comme M. Massis, mais non de naissance, juif converti, pour dire les choses comme elles sont, M. René Schwob témoigne à M. Gide autant d'indulgence que l'auteur des *Jugements* lui marquait de sévérité. M. Schwob voit dans M. Gide une sorte de chrétien malgré lui : « Être satisfait, c'est l'attitude anti-chrétienne par excellence ; alors que l'attitude chrétienne, faite de sérénité sans doute, — puisqu'elle se compose de foi et de charité, — se compose aussi d'une inassouvisable espérance : c'est l'attitude d'une âme que rien sur terre ne doit ni ne peut désaltérer. Et c'est exactement l'attitude dont Gide, à soixante ans, nous révèle par l'absurde, qu'il ne peut se passer ; sans laquelle il cesse d'être. La ferveur de Gide a tellement besoin de répondre à une réalité inaccessible ici-bas qu'elle me semble l'établir encore plus fortement que les raisons de croire de beaucoup de croyants. » Cette vue me semble procéder d'une conception singulièrement élastique du catholicisme. A la vérité, toute l'évolution de Gide s'est faite en dehors et même contre celui-ci, mais on peut toujours dire qu'une négation acharnée suppose un besoin inné d'affirmation, on peut tout dire et tous les paradoxes sont bons en une matière aussi fuyante et insaisissable que la psychologie religieuse.

M. Schwob avoue d'ailleurs que la pitié est étrangère à Gide, ce qui se concilie mal avec le christianisme foncier qu'il lui prête. Chez lui, la pitié a fait place au goût de l'anormal, de l'inhumain, goût à racine de scrupule, car Gide, se connaissant comme anormal, n'a eu de cesse qu'il n'ait justifié son anomalie, par besoin de conformisme et d'harmonie.

L'impression qui se dégage de cette longue et consciencieuse étude est qu'il y a peut-être là beaucoup de vrai, mais qu'il y a là aussi beaucoup de faux, que le vrai y est indiscernable du faux et qu'au total toutes ces subtilités pourraient bien n'être que viande creuse et bouillie pour les chats. Le succès de M. Gide auprès des critiques et des essayistes de la famille de M. Schwob vient, je crois, de ce qu'il constitue pour eux l'objet d'un inépuisable *pitipoul*.

Quand on finit de couper des cheveux en quatre, il ne reste plus qu'à recommencer... M. Gide doit bien rire lorsqu'il lui arrive de lire ses commentateurs. Dommage qu'il soit le seul !

André Billy